

« Les fridolinades »

Lorraine Camerlain

Numéro 47, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Camerlain, L. (1988). Compte rendu de [« Les fridolinades »]. *Jeu*, (47), 163–166.

nière étape du parcours de ce libertin métaphysique sera la confrontation avec la Loi du père bafoué. De même, l'homme de loi, l'homme de pierre parviendra à effacer toute trace de chair, tout désir de chair chez Carl Octavius Münch. Grignoté par les rats d'un Commandeur dont la loi est incontournable, Münch, malgré son désir d'incarnation, ne laissera à l'Histoire qu'une statue.

Adieu docteur Münch est l'oraison funèbre que prononce un homme conscient de sa mort, et dont la faim, le désir, la demande amoureuse ne peuvent rien contre le processus de «statufication», ne peuvent empêcher l'érection d'un monument de pierre à sa mémoire. Prisonnière de la statue, la liberté parle. Quoique ne pouvant désobéir à la loi du père, le fils exprime sa rébellion. Camouflée derrière l'image et le personnage publics, l'humble personne nous redit sa soif d'être. Et nous, spectateurs, écoutons. Entre l'inconfort et l'ennui, nous avons droit, d'une part, à un discours opaque, à une juxtaposition d'images obscures, impénétrables, de rêves et de fantômes inanalysables et, d'autre part, à la répétition d'une demande amoureuse, crue et cruelle. Il s'agit là d'un leitmotiv. «Voyez-vous», répète sans cesse Münch. Au moment où le personnage gagne du terrain, où la statue commande à l'homme de se taire, ce dernier relève le voile sur sa misère amoureuse, tente de se relever de ce festin de pierre (la pierre s'est nourrie de son corps et de son sang), se révèle en tombant.

Si, selon Dubois, Don Juan échappe à toute représentation⁸, Münch, dévoré par les mythes, se pétrifie sous nos yeux, sans que jamais son désir de voir et d'être vu ne soit comblé. Son adieu au monde est sa mise au tombeau, son *addio del passato*, son *ich sterbe*.

stéphane lépine

8. Voir à nouveau le projet de mise en scène de *Don Juan* proposé par René-Daniel Dubois, dans *Jeu* 25, 1982.4, p. 219-222.

«les fridolinades»

Texte de Gratien Gélinas. Mise en scène: Denise Filiatrault; direction musicale et arrangements: Jean-Fernand Girard; décor: François Séguin; costumes: Suzanne Harel; éclairages: Martin Dignard. Avec Denis Bouchard, Rémy Girard, Suzanne Champagne, Pierrette Robitaille, Louise Naubert, Patrice Coquereau, Lorraine Auger, Yvon Bilodeau et Jean-Fernand Girard. Production du Théâtre Français du Centre national des Arts, présentée au Théâtre du Rideau Vert du 18 novembre au 19 décembre 1987. Prolongations du 20 décembre 1987 au 9 janvier 1988.

une tradition revue

Si *les Fridolinades* — ces *Fridolinades* — sont reprises et que vous n'avez pas eu la chance d'assister au sketch délirant «Les parents s'ennuient le dimanche», particulièrement à la scène où le père (Rémy Girard) «zyeute» le «postérieur» de sa femme (Pierrette Robitaille), qui le lui offre de tout coeur et en toute pudeur en rangeant la vaisselle dans le bahut par ce beau dimanche après-midi où, enfin, les enfants sont tous sortis!, ne ratez pas l'occasion de vérifier si vous avez l'humour québécois bien accroché. Le jeu en vaut la chandelle.

L'Association québécoise des critiques de théâtre a certes eu raison d'attribuer l'an dernier à Denise Filiatrault un prix voulant souligner son excellent travail de réactualisation d'une oeuvre charnière de notre théâtre. Pourtant, le personnage de Fridolin, créé en 1937 par Gratien Gélinas (et qui fut au départ une «voix», sur les ondes du poste de radio CKAC), a vieilli, et ses monologues, fortement ancrés dans l'actualité (de l'époque!) étaient, à mon sens, ce qui datait le plus dans la présentation de 1987-1988 des

sketches. (Le sketch titré «La vie édifiante de Jean-Baptiste Laframboise» m'a aussi semblé plus vieux, ce qui est peut-être bon signe, j'y reviendrai.) Bien sûr, Fridolin a une coloration, un langage — une verve, devrais-je dire — que nous chérissons et qui nous «appartient» autant que l'image d'un Père Gédéon, d'une mère Plouffe ou d'un Séraphin Poudrier. Mais en tant que personnage dramatique, Fridolin a perdu des plumes avec les années. Son entrée sur la scène du Rideau Vert¹ — quarante ans après celle qu'il avait faite au Monument National — était fracassante et très réussie, et l'interprétation du personnage par Denis Bouchard, qui devait prendre la relève du charisme exercé par Gratien Gélinas sur le public², était tout à fait à la hauteur du défi. Mais ni l'une ni l'autre n'ont réussi, à mon sens, à «réactualiser» notre gavroche. Pourtant, je le répète, il y a eu, dans cette production, une mise à jour remarquable, redonnant à ces «histoires de Fridolin» une réelle pertinence dans le théâtre actuel. Alors, où?

Dans l'humour, dans le jeu. *Les Fridolinades* ont en effet institué (dans le sens de faire reconnaître par l'institution³) un genre comique dont il est fort plaisant (au sens absolument fort du plaisir théâtral) de retrouver les origines. Et c'est ce à quoi nous ont conduits *les Fridolinades* de Filiatrault. Si j'établis ici ce nouveau rapport d'appartenance, ce n'est nullement pour dénigrer à Gélinas sa création, mais pour gratifier Denise Filiatrault d'une recreation qui seule permet ici à l'Histoire d'échapper à un triste «cirage» muséologique et de lui conserver tout son sens en la plaçant dans une relation étroite avec l'ici-maintenant.

Sa reconnaissance artistique à Gélinas, Denise Filiatrault l'a exprimée à la fois dans le mot du metteur en scène publié dans le programme du Rideau Vert (où, d'ailleurs, elle s'adresse à la créature Fridolin en y incluant tout le respect dû au créateur Gélinas) et, surtout, dans l'ouverture même du spectacle où un film d'époque était présenté, témoignage de «ce qui a vraiment

été». De ce qui a vraiment été joué, il va sans dire, et c'est là que la metteuse en scène joue déjà son propre jeu. Dans le film, le Fridolin d'autrefois se balance quand, tout à coup, l'écran est crevé par la balançoire et traversé in vivo par celui qui désormais prend le relais. Entrée réussie, (re)conquête du public bien amorcée. Denise Filiatrault se retrouve de plain-pied dans son élément: le sketch comique, et y entraîne follement et joyeusement des comédiens qui s'y sont d'ores et déjà colletailés. Denis Bouchard, Rémy Girard, Suzanne Champagne, Pierrette Robitaille et Lorraine Auger, entre autres, qui ont abondamment usé de leurs cordes comiques, à la Ligue nationale d'improvisation en particulier. Ils sont cette fois réunis et dirigés par une de nos grandes comédiennes comiques: plaisir et gorges chaudes.

Un mot encore, pour souligner le choix fort pertinent de sketches parmi les nombreux — dont les textes ont été conservés et publiés —, mis à part, à mon avis, la vie «édifiante» de ce Jean-Baptiste Laframboise,

1. Où j'ai vu la pièce, qui a d'abord été produite, la saison précédente, au Théâtre Français du Centre national des Arts à Ottawa.

2. Gratien Gélinas, d'ailleurs, conserve auprès d'un vaste public, tout son charme, malgré le vieillissement et du comédien et de ses techniques de jeu. Il faut avoir assisté à une représentation de sa dernière pièce, *la Passion de Narcisse Mondoux*, au Rideau Vert également, pour en avoir la certitude. Le spectacle, en effet, était cette fois dans le regard médusé et réjoui des spectateurs, qui laissaient passer ainsi leur contentement, leur joie, de retrouver enfin «leur» Fridolin, «leur» Tit-Coq, dans une nouvelle peau, dans une nouvelle histoire, certes, mais toujours la même. La pièce avait beau n'avoir que de piètres qualités dramaturgiques et fort peu d'intérêt quant au fond (les contradictions entre les propositions «féministes» du texte et le rôle essentiellement maintenu dans le «faire-valoir» du personnage féminin étaient flagrantes), le public assurément allait aimer ce que Gélinas allait lui redonner: Fridolin un jour, Fridolin toujours! ce qui était pressenti arriva.

3. On attribue depuis longtemps à *Tit-Coq* le premier «vrai» point de départ de notre dramaturgie, mais le succès de Fridolin étant incontournable dans la décennie qui précède, on accole à notre «soldat orphelin» la figure du «conscrit», apparue dans *les Fridolinades*, conférant ainsi à l'éclosion du drame québécois une parternité dans le milieu de la comédie et du burlesque où, de temps à autre, survenait le plus sérieux, le rire jaune. L'oeuvre de Gélinas a donc une double voie d'institutionnalisation, ce qui en fait un monument bien particulier dans l'histoire de notre théâtre.



Les Bingomanes, l'un des sketches sélectionnés par Denise Filiatrault pour la reprise des *Fridolinades*. «Une récréation qui seule permet ici à l'Histoire d'échapper à un triste «cirage» muséologique [...]» Photo tirée du programme du Rideau Vert.

poète maudit, faussement sanctifié, morceau de théâtre dont la thématique a vieilli d'une part parce que le Québec a tout de même changé depuis quarante ans et d'autre part parce que d'autres oeuvres ont, depuis, mieux développé des thématiques semblables. La longueur de ce sketch n'aidait en rien, il faut le dire, mais le problème reste que le drame au Québec, quand il est «repiqué» d'une époque à l'autre, vieillit beaucoup plus vite que la comédie, dont la tradition est plus serrée et qu'il est davantage possible de «réactualiser» avec le brio dont ont fait preuve Filiatrault et son équipe.

Iorraine camerlain

«la déposition»

Texte d'Hélène Pedneault. Mise en scène: Claude Poissant, assisté de Martine Laliberté; décor et costumes: Ginette Noisoux; éclairages: Carlos Ferrand; réalisation sonore: Diane Leboeuf (extraits musicaux: «The Snake in the Lotus», tiré de *Signs of Life* de Pinguin Cafe Orchestra, et «The Battle of Images», tiré de *Renaissance Man* de Jamaaladeer Tacuma); vidéo: Bénédicte Ronfard, assistée de James O. de B. Galwey. Avec Louise Laprade (Léna Fulvi), René Gagnon (l'Inspecteur), Angèle Coutu (Laura Fulvi), Jasmine Dubé (Lisa Fulvi) et la voix de Jeanne Laprade-Blay (Léna Fulvi enfant). Production du Théâtre Expérimental des Femmes, présentée à l'Espace Go du 20 janvier au 14 février 1988.



Léna Fulvi est sauvage, farouche, dure et intellectuelle, elle maîtrise les mots, elle est belle, «rebelle et fragile, elle est fascinante et elle le sait. «Je vous insécurise comme jamais personne ne vous a insécurisé», dit-elle à l'inspecteur. «Touché», répond ce dernier.» Sur la photo: Louise Laprade et René Gagnon. Photo: Louise Oligny.